

Violence : le théâtre avant le sujet

Comment programmer des spectacles jeunes publics abordant la question de la violence, et notamment la violence sexuelle ? Faut-il le faire ? Pourquoi le faire ou ne pas le faire ? Pour tenter de répondre à ces questions, on a forcément envie de rencontrer Catherine Simon, programmatrice en théâtre et danse jeunes publics pendant trente et un an au Centre Culturel Jacques Franck à Saint-Gilles (mais aussi au Varia, aux Riches claires, à L'...). Précisons qu'elle n'a pas vu *Pourquoi j'ai tué Pierre* parce que, me dit-elle, "je ne peux plus tout voir". Alors, réticente, Catherine ?

Régis Duqué: En préparant cet entretien, tu m'as dit: "Moi, un spectacle sur la violence sexuelle, je ne l'aurais pas programmé."

Catherine Simon: Plus largement: je "crains" la violence en général. Je viens de lire dans un hommage à Claude Durand, un éditeur qui vient de mourir: "Une mère qui murmure dans un coin "mon enfant est mort" a beaucoup plus de force qu'une autre qui se griffe le visage en hurlant dans les rues la disparition de sa progéniture", type de conseil qu'il prodiguait aux jeunes auteurs, type de conseil auquel j'adhère complètement. Ma question, c'est toujours: "Qu'est-ce qu'on montre aux enfants ? Pourquoi je programme ? Dans quel but ?" Ce n'est pas une question de tabou. C'est juste que je ne vois pas la nécessité d'imposer une violence à des enfants qui n'en ont jamais entendu parler, qui sont à des années lumières de ces questions.

Tu ne le sais pas forcément.

C'est quoi du théâtre à l'école ? Il y a des spectacles que tu peux aller voir en dehors de l'école et puis il y a le spectacle que tu leur montres à l'école, et ça, c'est un public captif. Pendant des années je me suis battue pour le théâtre à l'école. Pour moi, c'est le chemin le plus absolu de la démocratie: on permet à tous les enfants, de quelque milieu que ce soit, d'accéder à la création artistique. À partir de ce moment-là, on a la responsabilité de leur montrer les choses les plus ouvertes possibles. Ça ne sert à rien de les choquer à tout prix. Est-ce prudence de ma part ? Une peur d'affronter une réalité qui me fait peur ? J'ai toujours refusé d'instrumentaliser le théâtre, de le réduire à "ça", un outil pour aborder les problèmes de la société que les profs n'osaient pas aborder tout seuls. D'abord, il faut un spectacle !

Ça veut dire quoi, leur montrer les choses les plus ouvertes possible ?

Par exemple, j'ai programmé *L'adoptée* de Joël Jouanneau, un spectacle de Loris Libérale, qui raconte l'histoire d'un enfant qui arrive chez une vieille dame. On comprend petit à petit que le père l'a abandonné mais on n'en connaît pas la raison précise: peut-être le père est-il immigré en situation illégale, évadé, déserteur ? Peut-être l'enfant

est-il en fuite ? On ne sait pas. La thématique reste ouverte.

Je n'ai jamais aimé les spectacles qui sont là pour dire "volontairement" quelque chose. Une année, quand j'étais dans le Conseil du théâtre pour l'enfance et la jeunesse, on avait reçu un dossier présentant un spectacle sur la mort. À l'unanimité, le conseil avait dit non. On n'en voyait pas la nécessité. J'ai vu le spectacle, que j'ai finalement trouvé plus intéressant que le dossier, mais je ne l'ai pas programmé. Par contre, un spectacle qui m'a bouleversée c'est *Patraque*, du Tof théâtre, avec des petites marionnettes manipulées à vue, sans texte – juste des onomatopées, des rires. C'est l'histoire d'un papy et d'une mamie qui reçoivent leurs petits-enfants pour le week-end. Le petit de deux ans court partout, le plus grand fait des bêtises, les grands-parents s'arrangent comme ils peuvent. Puis tu as le coucher du soir, papy et mamie sont crevés, se font des mamours, éteignent la lumière, s'endorment. Le lendemain, ça court à nouveau partout et à un moment la mamie s'assied sur une chaise, elle a un malaise, le papy appelle l'hôpital, l'ambulance arrive, emmène la mamie, les gamins continuent de courir partout, le papy s'occupe d'eux en regardant le téléphone et, à un moment, le téléphone sonne, il va vers le téléphone, il prend le téléphone et puis: noir. C'est tout. Je te jure, la première fois que je l'ai vu, j'ai pleuré. Après tu interrogues les enfants. Certains te disent: "Elle est à l'hôpital, on va la soigner..." Bon, moi, j'ai vu la mort – j'étais sensible à ça à ce moment-là, sans doute. C'est un spectacle sur la vie et puis tu as l'intrusion de peut-être la mort – mais ce n'est pas un spectacle sur la mort. Les spectacles ciblés sur un sujet, ça m'énerve.

Quand l'intention est...

... prioritaire. *Patraque*, c'est un spectacle qui est né d'une nécessité intime. Je n'imaginais pas que Caroline Bergeron et Alain Moreau se soient dit: "Tiens, je vais faire un spectacle sur la mort." S'il y a la mort dans ce spectacle, c'est parce que la mort fait partie de la vie.

– Est-ce que ce n'est pas le marché qui veut qu'on vende la thématique, surtout quand elle est grave ou dans l'air du temps ? Pour les dossiers de subventionnement, les programmeurs, la presse ?

Peut-être.

Qu'est-ce qui fait que tu programmais un spectacle ?

Je devais être touchée. Il faut du théâtre, des comédiens, une mise en scène, une scénographie et en même temps du sens. Quand j'ai programmé *Loie* (d'après *L'histoire de l'oie* de Michel Marc Bouchard), par exemple, c'était d'abord pour la performance des comédiens, Thierry Lefèvre et Thierry Hellin. Des professeurs étaient effrayés par le sujet – l'enfance battue. Certains ne voulaient pas venir – surtout ne pas forcer. Même si ça remuait des choses difficiles, je me suis dit: je vais le programmer. C'est l'histoire d'un enfant battu qui se prend d'amitié pour une oie. Un jour, il se retrouve seul à la maison, il y invite son amie l'oie, complice de tous ses rêves. Lorsqu'il entend arriver son père, il prend peur, il tue l'oie en lui tordant le cou. Le cou de l'oie, c'était comme une marionnette sur le bras de Thierry. Ainsi, le bras "oie" se retrouvait pas terre. C'était une image toute simple et en même temps brutale. On a présenté le spectacle au Varia. Lors des rencontres, après la représentation, certains enfants ont dit des choses terribles sur la question de la maltraitance. Ils avaient parfaitement compris.

Il y avait moyen de ne pas comprendre ?

Il y avait moyen de voir une histoire d'oie et de ne pas comprendre pourquoi l'enfant la tuait.

C'est ça que tu aimes...

Oui

Le fait qu'on ne t'impose pas.

Ce n'est pas un machin étiqueté: "Attention, harcèlement !" C'est un spectacle où les enfants s'interrogeaient: "Pourquoi il l'a tuée ?" Moi, un théâtre qui m'énerve, c'est quand on vend le sujet avant le théâtre. Moi, c'est toujours le théâtre avant le sujet. Un jour, une maman me dit: "J'ai eu de grands débats avec ma fille après le spectacle (j'ai oublié lequel...). Maintenant, vous n'auriez pas quelque chose sur la sexualité parce que je n'arrive pas à en parler avec elle ?" Dans ce cas-là, le théâtre vient combler le fait que les profs ou les parents n'arrivent pas à parler de tel ou tel sujet. Les Anglo-saxons, ils appellent ça *Theater in education*. Les Québécois sont forts dans cette démarche-là égale-

ment. J'ai organisé en 1985 une tournée d'un spectacle de la Guimbarde au Canada, *Le conte du sabotier*. La première chose que les Québécois et Acadiens nous ont demandée, c'est: "Pouvez-vous nous envoyer le dossier pédagogique?" C'était une condition sine qua non pour tourner: quelle est l'intention? Le message? Alors, comme on n'en avait pas, on a dû l'écrire. Mais je me suis toujours méfiée des compagnies qui brandissent leur dossier pédagogique comme un argument massue de vente (d'intérêt?).

Qu'est-ce que tu penses du label "utilité publique" que la Ministre Laanan veut attribuer à des spectacles dont les thématiques sont particulièrement sensibles pour la jeunesse d'aujourd'hui.

Ça m'énerve. C'est contraire à tout ce que j'ai toujours voulu faire.

Tu as assisté la tournée en Belgique d'un spectacle québécois, justement, *Oui ou Non*, qui parlait de violence sexuelle.

C'est une tournée qui était organisée par la Communauté française. Le spectacle parlait de la possibilité de dire non: non au vieil oncle qui veut vous caresser, non au monsieur dans la salle de cinéma qui veut vous mettre la main dans la culotte. Le spectacle devait être encadré par un psy, avec préparation et encadrement obligatoire. Tu avais toute une série de scènes où tu entrais pro-

gressivement, en douceur, dans le sujet, scènes où un enfant était face à un conflit; un petit garçon prend le nounours d'une petite fille, par exemple, elle pleure, elle est malheureuse, puis elle chante quelque chose comme: "C'est mon nounours, je décide de le garder". Chaque scène allait de plus en plus loin vers quelque chose d'ouvertement sexuel, jusqu'à une scène (en ombres) où un enfant subissait des attouchements dans un cinéma.

La visée didactique est évidente.

Ah oui, pas moyen de la rater. Ici ce n'est pas le spectacle qui comptait mais l'argumentaire. Tu te retrouvais face à un produit formaté en vue d'aider les enfants. J'ai été effarée de découvrir ce que certains ont osé dire à la sortie du spectacle. Des psychologues à l'époque m'avaient dit: "C'est très bien d'apprendre à l'enfant à se battre mais ça peut aussi être dangereux." Ils avaient rencontré des enfants qui avaient voulu dire non, mais dont le petit non, face à un prédateur adulte, s'était révélé dérisoire. Du coup, ils avaient développé un sentiment de culpabilité parce qu'on leur avait appris à dire non mais qu'ils n'avaient pas réussi à le faire.

Est-ce qu'un spectacle jeune public doit obligatoirement être encadré par des animations? Est-ce qu'il ne peut pas se suffire à lui-même?

À Québec, il y a quelques années, j'ai mis en lecture un texte d'Isabelle Hubert, *La Robe de Gulnara*. Une très jeune fille (13 ans) qui a sali la robe de mariée de sa grande sœur, "se vend" en échange d'une nouvelle robe et tombe enceinte. Elle meurt en donnant naissance à un garçon. La pièce est introduite et se termine par les mots de son fils adulte, né de cet "échange" sordide. À Québec, des enseignants ne voulaient pas qu'on lise le texte jusqu'au bout. Deux classes d'enfants de sixième primaire ont relevé le défi. Les professeurs étaient inquiets parce que les enfants n'avaient posé aucune question lors des animations. La lecture s'est révélée lumineuse, Isabelle Hubert était en larmes. On avait réussi, grâce à la délicatesse de son écriture, à parler de choses difficiles mais sans les figer. Les enfants avaient tout compris mais il était devenu inutile d'en parler.

En préparant cette interview, tu évoquais *Supernova* de Catherine Daele, mis en scène par Céline Delbecq, qui a provoqué de vifs débats à Huy. Tu ne l'as pas programmé.

Catherine et Céline sont deux femmes que j'adore. Mais leur spectacle m'a horrifiée. Ça a donné des débats ininterrompus à Huy. Là, je savais exactement pourquoi je ne programmerai jamais ce spectacle au Jacques Frank. À Saint-Gilles, je les ai vus, les jeunes. Ils viennent de milieux violents. Je connais



bien un professeur, à Sainte-Marie, qui a monté un spectacle de slam avec ses élèves il y a quelques années. Des choses extrêmement violentes étaient sorties de cet atelier, provoquant de multiples débats, mais ces débats étaient restés à l'intérieur de l'école. On ne peut pas nier cette violence, bien sûr. Mais il y a ce que l'on peut dire à l'école et puis il y a ce que toi tu choisis de montrer au théâtre. Le théâtre, ce n'est pas de l'endoctrinement – cette idée de vouloir faire passer un message absolument. Je pense aussi que nous avons la responsabilité de ne pas aller dans le même sens que la société. Ce n'est pas parce que tu es dans une société qui dit "putain" à longueur de journée que tu dois automatiquement faire un spectacle où tu dis "putain" à chaque réplique.

Qu'est-ce qui t'a gênée dans *Supernova* ?

L'accumulation de thématiques brûlantes : découverte de la sexualité à travers l'inceste, un "père" qui vire ses enfants sur le terrain vague voisin chaque fois qu'il ramène une maîtresse à la maison, un frère qui passe son temps à tuer les chats et qui finit par se tuer lui et sa sœur. Une course à la noirceur. Pourquoi montrer du noir aux adolescents ? À Huy, je me suis accrochée avec ceux qui défendaient le spectacle.

Quels étaient leurs arguments ?

Que ça mettait le doigt sur des réalités socioculturelles, que ça permettait aux enseignants et aux élèves de parler. Ils défendaient le côté potentiellement didactique du spectacle. Moi j'avais lu plein de choses

à l'époque sur le théâtre "pour" adolescents. Une règle pour moi est de donner de l'espoir, quand même, de ne pas laisser l'enfant, l'ado, dans une fin de spectacle nauséeux. Un auteur a dit : "Il faut toujours qu'il y ait une possibilité d'ouvrir une porte, dans le théâtre jeune public."

Dans *L'oie*, est-ce qu'il y avait une porte ?

Dans mon souvenir, oui : c'est le personnage, Maurice, devenu adulte, qui raconte l'histoire de son enfance, donc, il en est sorti !

Mais il tue l'oie avec qui il s'est lié d'amitié.

L'oie était son échappatoire, il est allé trop loin dans la fuite, il la tue.

Il se soumet à son père et va jusqu'à tuer son oie, cela ne laisse pas vraiment de place à l'espoir. Si tu défends ce spectacle, ce n'est peut-être pas parce qu'il est plus ou moins noir que d'autres mais parce qu'il recèle quelque chose qui te touche et ce quelque chose, c'est le mystère de l'émotion esthétique – une question de forme finalement.

Peut-être. Pour moi la violence au théâtre est plus forte lorsqu'elle est transposée. Toute ma vie je me souviendrai du 1789 d'Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie de Vincennes. C'est la première fois que j'allais là-bas. Tu assistes au spectacle debout, à un moment tu te dis que tu as mal aux jambes et tu te rends compte que tu ne t'es pas assise depuis quatre heures – tu n'as pas vu le temps passer. À un moment donné, tu as une scène où des mères portant dans les bras des bébés de chiffon se plaignent parce qu'ils n'ont plus rien à manger. Alors l'une après l'autre

elles tuent leur bébé en chiffon en pleurant. Sans cris. C'était d'une justesse absolue. Nous n'avons plus rien à manger, nous n'en pouvons plus d'entendre nos enfants pleurer alors voilà.

À nouveau : le théâtre avant le sujet.

À Avignon j'ai vu *Purgatorio*, l'un des trois spectacles de Romeo Castellucci inspiré par Dante. Un gamin rentre de l'école, le père l'emmène dans sa chambre, la mère les voit partir, le plateau, énorme, reste vide, on entend, venant de très très loin, l'enfant qui dit, non, non, ça dure, puis le père revient, la chemise au dessus du pantalon, il essaye de jouer au piano, puis c'est le fils qui revient décoiffé, va près de son père et lui caresse la tête en disant, c'est fini maintenant, pendant que son père pleure. Tout ça sans aucun cri. C'est terrible. Tu en prends plein la gueule. La violence, au théâtre, ça peut être très fort. Ce n'est pas la violence qui me gêne, au théâtre. C'est la violence maladroite, lourde.

Finalement, est-ce la programmatrice qui ne veut pas programmer un spectacle parce qu'elle le trouve trop noir, ou Catherine Simon, la spectatrice de théâtre, qui n'est pas touchée par une forme théâtrale ?

Ce sont les deux. Alors oui, je pense au public à qui je montre les spectacles que je programme, mais tu as raison, c'est aussi Catherine Simon qui aime ou n'aime pas un spectacle.

Régis Duqué.



L'oie © Une Compagnie